

Elisabeth Blanc

# Louis Wolfson, fils de loup, infans du Réel

*Ce livre c'est du Réel ! C'est un cri venu d'ailleurs.*

*Il faut entendre, écouter et lire cet « étudiant en langues dément », tel qu'il se qualifie.*

*Wolfson est un écrivain qui va puiser dans sa souffrance, son énergie pour écrire. Écrire est pour lui une nécessité vitale. Le Réel, ce qui nécessite, de ne pas s'écrire, de s'écrire. Pour Paul Auster aussi, c'est un livre né de la nécessité. (Comme le dit aussi Bataille)*

*C'est un livre écrit aux marges non pas tant de la littérature mais du langage lui-même. Il se bouche les oreilles pour entendre à l'intérieur quelque chose qui surgit au plus fort de l'angoisse et qui pousse après un instant de sidération et de pétrification à une intense activité quasi frénétique. Avec Wolfson, nous assistons, nous vivons en direct cette question de la jouissance de la langue. Ses mots ne sont pas une mise à distance mais ils entrent au cœur même de cette jouissance, ils agissent de l'intérieur et c'est peut-être cela qui est le plus déroutant.*

## WOLFSON

Né en 1931.

1<sup>er</sup> manuscrit : Le schizo et les langues 1962.

Publication 1970 Gallimard.

1977 : Mort de sa mère.

Part à Montréal en 1984 et publie chez Navarin : Ma mère musicienne est morte de maladie maligne à minuit, mardi à mercredi au milieu du mois de mai Mille 977 au mouiroir mémorial à Manhattan.

Part à Porto Rico 1994.

2003 : gagne 2 millions de dollars à une loterie (l'équivalent du prix Nobel dit-il).

Perd tout à cause de la crise et de placements foireux, dépose une plainte contre la banque Santander en 2011.

2012 : nouvelle publication et réécriture de : ma mère... aux éditions Attila.

Vit toujours à Porto Rico.

**D**ans ce titre, est mis en avant le nouage I/R qui fait sa structure. L'écriture, comme pour Joyce, sera pour lui un sinthôme, rond quatrième permettant de raccrocher le S à l'I et au R.

J'ai une grande tendresse pour Wolfson, découvert par hasard, à la fois fragile et terrifiant, toujours décalé, souvent très drôle.

« Le jeune homme schizophrénique était maigre comme beaucoup de gens dans de tels états mentaux. En effet, il semblait plutôt dénoué. Peut-être était-il même dans un état de marasme ; du moins sa mère semblait-elle quelquefois penser ceci ».



Louis Wolfson avec son walkman (Montréal, 1984)

Voilà comment commence ce livre étonnant, inclassable qui a bouleversé les esprits les plus fins des années soixante-dix, de Deleuze en passant par Michel Foucault, Derrida ou JB Pontalis, Raymond Queneau, le plus enthousiaste et bien d'autres.

Le jeune Öme sqizofrène comme il souhaitait l'écrire. Écriture qui lui a été refusée au prétexte que son livre était assez difficile comme cela.

Paulhan, lui, fait la grimace : il faut « revoir tout ce manuscrit » (il rappelle en cela son prédécesseur Jacques Rivière demandant à Artaud de récrire ses textes).

Plus qu'un livre, un cri !

Comment s'habituer au Réel ! Le titre du séminaire de cette année.

Dans habituer j'entends à la fois Habiter et Tuer dans une sorte de condensation.

Peut-on habiter le Réel, comme un lieu où l'on pourrait venir se loger ?

Peut-on tuer le Réel, comme un impossible qui deviendrait possible, par une nomination : le meurtre de la Chose comme on dit ?

La définition du Réel que je vous proposerais serait l'impossible : un impossible au-delà du langage, la limite même du langage, au-delà de l'indicible, lié au refoulement ou à l'inhibition, au-delà de l'innommable car il n'y a pas de mots pour le dire.

Un Réel de l'ordre de l'éprouvé, du ressenti comme ce qui surgit dans l'angoisse.

Les mots qu'on pourrait alors inventer pour tenter de nommer le Réel contiendraient de toute façon une part maudite ou mal dite qui nous ferait rater ce Réel mais ils restent néanmoins le seul moyen d'attraper des bouts de ce Réel.

Le Réel : à la fois trou dans le symbolique et trou dans l'imaginaire.

Comment s'habituer au Réel, résister à l'épreuve du Réel ? Comment l'affronter ?

Wolfson semble l'avoir trouvé, non sans souffrance, dans son long combat contre le ressenti mortifère des mots. Wolfson est très sensible à la musique des mots, à leur matérialité sonore, les mots sont d'abord, pour lui, des objets sonores, ils deviennent angoissants quand ils surgissent, dits par sa mère et il s'agit alors de les neutraliser.

Il se bat contre l'intrusion violente de la voix stridente de sa mère, véritable cri des sirènes, contre la langue maternelle qu'il faut entendre au sens organique, cette langue qui s'introduit en lui, qui vient percer ses tympans, chargée de vers et de bactéries pour le contaminer. Il se débat comme un pauvre diable en tentant de se boucher les oreilles avec ses mains, comme le personnage du cri de Munch. Le jeune homme « dément » comme il dit, se remplit alors de musique et de sons, venus d'ailleurs, de l'étranger. Il a en permanence sur ses oreilles des écouteurs reliés à un magnéto et une radio portable à ondes courtes. Il est en quelque sorte l'inventeur du baladeur ou du MP3.

Comment changer les mots pour les neutraliser, les apprivoiser, les accepter ? Il va falloir en inventer d'autres en explosant les mots existants (il rêve d'ailleurs de bombe atomique comme salut ultime !).

Dans des acrobaties incroyables il va tenter de convertir les mots de la langue maternelle en d'autres mots semblables par le son et par le sens. « L'auteur ne pouvant supporter la parole de sa mère, chaque mot qu'elle prononce le pénétrant, le problème est pour lui d'apprendre des langues : le français, l'allemand, l'hébreu, le russe, pour convertir le plus vite possible les mots anglais en mots étrangers qui leur ressemblent quant au sens mais aussi par le son ». Il va étudier, se plonger dans des dictionnaires, apprendre par cœur des pages entières, en russe notamment. Il faut faire vite, le danger est toujours là. Il est aux aguets, sa mère surgit à n'importe quel moment dans sa chambre en hurlant. Il avait le sentiment qu'en faisant irruption avec violence et sans prévenir dans sa chambre au moindre prétexte, qu'elle le frappait avec la langue de sa bouche et celle de tous les Anglais. C'est un combat permanent, il s'agit d'anéantir l'effet nocif, mortifère du mot pour pouvoir un

### Le jeune Ôme sqizofrène (Extraits)

Quoiq'il en fût, le sqizofrène ne faisait pas cas des politesses verbales, dites naturellement en anglais de son bea-père, les pensant de plus ypocrites, e à lui dites qand ce dernier l'avait surpris en mangeant après s'être approché de la seconde porte d'entrée de l'appartement à pas de lou ; pluto, il les trouvait bien embêtantes. Surtout, cète façon de son bea-père de s'approcher sournoisement de cète seconde porte était sentie par le sqizo come soulevant, e souvent un monosyllabe signifiant une personne sournoise surgirait de soi même dans sa pensée & peut être cinq, six ou sept fois. C'était l'anglais *sneak* (snik) qi serait assez souvent précédé de l'expression populaire adjective & intensive *god-damned* (god, o très ouvert ou a postérieur arondi, = Dieu ; *daemd*, voyelle entre entre a antérieur & è, =dâné, réprouvé, sacré, satané).

Sa mère, come mentioné, avait également des manières de dissimulation, mais le malade s'imaginait q'èle les avait ramassées de son deuxième mari, du moins en majeure partie. Car, entre autre, ce dernier avait, e avec fierté semblait il, plusieurs fois raconté coment à 4 eures du matin il se futes-qivé, sa malète à la main de la maison de son patron, propriétaire d'un magasin aux rayons, dans la région méridionale, e chez qi il même logeait, pour éviter de se marier avec la fille de cet homme, e tout come si cette adresse avait été le seul moyen de se mettre à l'abri dudit mariage, mais qi sait ?

Peut être ç'avait bien été pour ainsi dire le seul.

E encore qant à cette sorte de conduite, parfois bea papa s'approcherait lui aussi, d'une manière sournoise, e en dépit de son poî excessif, de son habitude de traîner les pieds des planches laches du plancher de l'appartement, jusque de la porte du cabinet de son « fils » sqizofrénique, tout come la mère du même, l'ouvrirait vite alors, également come sa marie ; &, encore

come elle, avant même de pouvoir mettre la tête là dedans, il jeterait une question au sqizo, avant naturellement que celui-ci eût le tems de se boucher les oreilles, lui demandant le plus souvent si personne n'avait peut être téléphoné tandis qu'il était sorti, pour lui offrir une nouvelle place.

Cela n'arrivait que quand il chômait, ce qui n'était pas infrequent, car ces positions de cuisinier dans une gargote dans la banlieue, quoique comprenant de très longues heures, & bien des brûlures & des coupures (semblerait-il) & que ne payant point beaucoup, étaient en quelque sorte comme les chances de survie d'une particule d'élément radioactif de périodivité de quarante-5 jours, c-à-d qu'il serait passablement improbable que l'emploi durerait 9 mois tout comme la particule aurait moins que une chance sur 65 d'exister encore au bout du même tems. Quoiqu'il en soit, le sqizofrène probablement penserait à *sneak* pluto au sujet de son beau-père que de sa mère, & en effet celle-ci avait elle-même qualifié de sournois de tems en tems son second époux au cours de leurs altercations pas du tout rares.

S'il se serait agi de *sneak* à soi seul, c-à-dire sans la sournoiserie suscitant chez le sqizo ce symbole, il ne l'aurait sans doute pas senti comme agaçant d'une façon significative. *Sneak* serait cependant assez souvent aussitôt transmué en le substantif dissyllabe sournois du même sens suivi incessamment d'un second substantif dissyllabe, ceci aussi du même sens, savoir l'allemand *Schleicher* (chalaçer, ç, ch mou come yod soud mais consone forte pour ce qui est de la force de l'articulation, & er en haut= e muet non arrondi suivi de & plus ou moins fusionné avec r fugitive) é cela bien sûr en songeant aux s e n du premier dissyllabe e au ch (mou) du second, car dans le cas de pas mal de monosyllabes anglais ayant un k (épelé aussi ck) on trouve dans le congénère allemand un ch soit mou (le plus souvent) soit dur, quoique *sneak* e *schleicher* ne soit nullement congénères.

jour parler et entendre à nouveau l'anglais, le seul fait de penser qu'il y ait un mot semblable dans une autre langue suffisait à l'apaiser.

Il ne s'agit pas encore une fois de « traduire » sa souffrance avec des mots, mais de trouver quelque chose qui « ressemble » à des mots, et que le simple fait d'avoir « trouvé » ces mots, ses néologismes, l'apaisait.

Il se bat réellement avec l'arme qu'il a trouvée, l'arme linguistique. De manière méthodique, obsessionnelle, il va désosser les mots, les réarticuler selon une méthode « scientifique ».

Exemple qui n'est pas pris au hasard, voilà ce qu'il dit pour le mot anglais, loup :

« wolf ououlf, ou consonne suivi du ou ouvert et bref étant transformé en l'équivalent allemand olf (volf) et peut être tout en pensant que la voyelle de ce dernier subit l'inflexion au pluriel, au féminin et au diminutif à savoir Wölfe, également écrit woelfe (veulf) e en haut réduit et non arrondi veut dire des loups wölfen facultativement écrit avec oe, la voyelle infléchie et tonique, l'i ouvert est bref et l'n senti signifie louve et wölfchen ou woelfchen (veulfchen) c'est la consonne sourde correspondant à la sonore y veut dire ou louveteau ou louveteaux les diminutifs en allemand étant les mêmes au singulier et au pluriel ».

Ce louveteau c'est lui bien sûr !

C'est étonnant, extrêmement répétitif et rigoureux.

Cela est d'autant plus curieux que lorsqu'il était enfant, il a appris très vite à lire mais était incapable d'épeler les mots. Il a fait une sorte d'apprentissage de la lecture globale avant la lettre, si je puis dire !

Il va disséquer les mots, faire ressortir les consonnes pour libérer les voyelles, ou plutôt libérer les mots de leur lien avec la voix. Les voyelles ne sont jamais que des petites voix. Il fait constamment une collusion entre phonétique et sémantique.

Il n'a pas un savoir de linguiste, il cherche à obtenir un savoir sur les langues pour se libérer de l'emprise maternelle.

Comme dit Piera Aulagnier, il va construire un montage fou où le langage puisse redevenir un lieu où la parole deviendrait possibilité de savoir et partie prenante du Logos.

Les mots sont dangereux et pas seulement les paroles prononcées mais aussi par extension les mots écrits, il raconte un épisode où il est fasciné dans la vitrine d'une pharmacie par les étiquettes collées sur les médicaments et par leur composition chimique, c'est pour lui insupportable, il faut absolument qu'il les convertisse. Il fait notamment une fixation sur les produits de lavement qu'il associe aux nombreux lavements subis lors de ses séjours en hôpital psychiatrique, lavements qui étaient administrés par des infirmières (noires très souvent) et il en éprouvait une jouissance ignorée de lui comme dirait Freud. Le mot contient un aspect sexuel insupportable !

La pompe de lavement est associée à l'organe féminin :

« le vrai organe féminin lui semblait être plutôt que le vagin, un tube en caoutchouc graissé, prêt à être inséré par la main d'une femme dans le dernier segment de l'intestin, de son intestin » (p. 116)

et il fait un lien entre son mal de gorge, ses angines répétées et le toucher rectal ou le lavement, un lien entre le mot sourd et le mot angine.

Au paroxysme de l'angoisse, il se met à hurler : « Lavement ! », parole incantatoire comme pour chasser le mal. Il relie la sphère orale à la sphère anale dans une continuité dangereuse.

Il le décrit très bien, notamment quand il raconte l'épisode de sa ren-

contre avec une prostituée, épisode drôle et douloureux ! Et il a des images incroyables concernant sa sexualité : « p. 99 il n'est qu'une vierge à moitié cuite » dit il entre autres.

Mais il faut remarquer quand même que Wolfson a une grande conscience de son état. Comme le dit Deleuze : il est à distance de son délire mais sans le remettre en cause, dehors-dedans.

Les mots sont dangereux mais les aliments aussi.

Il avait une sorte de terreur de l'infection buccale, ses phobies alimentaires concernent essentiellement les œufs et les aliments qui contiendraient des larves et des vers comme le ténia.

Sa mère laissait des provisions pour l'inciter à manger et pendant son absence il avait des accès boulimiques, mais là encore c'est très compliqué, les aliments ne devaient pas entrer en contact avec les lèvres extérieures pour ne pas le contaminer, il se fabrique tout un rituel, il stérilisait sa cuiller et ses aliments, il déchirait la boîte et les étiquettes pour ne pas lire ce qui y était écrit, et les avalait d'une manière là aussi très acrobatique, compulsive et dans des quantités incroyables jusqu'à s'écrouler, complètement épuisé. Ses crises boulimiques étaient très fréquentes, toujours liées à ses angoisses. Ses « repas » pouvaient durer des heures. Véritables orgies qui révèlent sa peur de la dévoration, à la fois dévoration et peur d'être dévoré.

« Toutefois, ... quand il était tombé dans une de ses rages de manger, atteint d'une de ces fringales, il n'était plus si soigneux, en particulier en ce qui concernait le contact des aliments avec les parties extérieures de ses lèvres alors, fréquemment debout et au galop (incapable même de prendre le temps de s'asseoir à table) il pousserait de grands morceaux de nourriture dans sa bouche, plus larges que celle-ci ne pouvait s'ouvrir ». p.141.

Alors c'est quoi ce livre ? Il est inclassable, ce n'est pas une description clinique, c'est vraiment un livre, une écriture.

Ce n'est pas un roman disons classique, c'est vraiment un truc bizarre, on est pris dedans.

Où ce bonhomme va-t-il nous mener ? C'est la réflexion de Pontalis au moment de le publier !

Il y a une atmosphère particulière, la description d'un certain milieu new-yorkais ? Ce n'est pas exactement du Woody Allen mais New-York joue un rôle à part entière dans ce roman, il décrit les longs trajets, l'épisode du bus, douloureux, drôle et cruel ! Ses quartiers chauds, ses bibliothèques municipales qu'il fréquentait assidûment jusqu'à la dernière minute avant la fermeture, pour essayer de piéger le gardien comme s'il cherchait à se faire enfermer, seul, au milieu des livres. Il prenait des photos de dizaines de pages (photocopies avant la lettre).

On vit avec lui dans l'appartement familial et surtout avec sa famille. La vie de juifs de condition plutôt modeste dans un quartier de New-York très typé.

Son père : ses parents sont divorcés, il va voir son père quelquefois et leur relation se résume à des questions d'argent, son père lui envoyait des mandats par la poste, le fils ne pouvant guère sortir. Alors dit il :

« Le père voulait sans doute utiliser l'argent comme un leurre pour que le fils le vît fréquemment, le recherchât avec empressement, et peut être une raison pour cela non sans importance était que la mère lui avait souvent insi-



nué ou même dit, qu'elle élèverait leur fils à le haïr, à le traiter en saleté, du moins à n'avoir aucun égard à lui (en tout cas, disait-elle, le fils serait sans doute toujours trop affairé avec ses études à l'université, pour s'occuper aucunement de son père) ce qui aurait été vraisemblablement son moyen à elle, de revanche pour les insultes concernant son œil de prothèse faites par le père qui n'en avait rien su avant le mariage et qu'elle croyait avoir souvent raconté l'histoire qu'il s'était marié avec une chatte en poche ».

Un tableau à l'acide comme il y en a tant, dans un style incroyable.

Vous voyez, Wolfson parle toujours à la troisième personne, adore les raccourcis, il utilise soit le conditionnel soit l'imparfait, aime beaucoup le subjonctif. Mais à travers les lignes et le style impersonnel, on entend beaucoup de choses de son histoire. Ses parents se sont séparés à cause, pense-t-il, du mensonge de la mère sur la perte de son œil, son fils est alors devenu la prunelle de ses yeux et sa malédiction. La haine du père est devenue le moteur de sa mère. Elle traite également son nouveau mari de tous les noms d'oiseau. Ceci dit, ce n'est pas une méchante femme, il y a entre elle et Wolfson un lien, non pas fusionnel mais un lien comme celui qui unit les galériens, ils sont tous les deux dans la même galère !

Son père est mort, il a habité chez lui deux ou trois semaines lorsqu'il s'est enfui de l'hôpital psychiatrique où bien sûr, comme il dit, sa mère l'avait fait mettre, il y fait de nombreux séjours et subit des électrochocs en quantité ! Son père lui était semble-t-il indifférent, simplement quelqu'un qui de temps en temps lui envoyait de l'argent mais sa mère lui avait fait écrire un mot où il lui signifiait qu'il ne souhaitait pas le voir et lui renvoyait son mandat.

Il rappelle cela au moment de sa mort sans affect apparent comme un simple fait objectif.

Sauf que, on sent une émotion lorsqu'il évoque les moments où il l'appelait au téléphone, il lui parlait en allemand et lui demandait de lui répondre en yiddish (l'importance pour lui du yiddish qui est une manière de combiner l'allemand, l'hébreu et quelques langues slaves, le yiddish qui est aussi une langue pour se protéger et se reconnaître, ce n'est pas cette langue-là qu'il redoute, c'est pourtant une part de la langue maternelle et c'est le père qui la véhicule, peut-être aussi que c'était la langue de l'intimité lorsque ses parents vivaient ensemble quand il était petit ?).

On voit bien là le système de défense. Faire parler les sentiments dans une autre langue. Il décide d'écrire en français, un français à sa manière.

Il a écrit un seul chapitre sur la mort de son père et un livre entier sur la mort de sa mère, Rose, au titre hallucinant : « Ma mère, musicienne, est morte de maladie maligne à minuit, mardi à mercredi, au milieu du mois de mai mille977 au mouoir Mémorial à Manhattan ». On notera l'insistance de la lettre M.

Dans ce deuxième livre, toujours à la limite du supportable la tonalité n'est pas vraiment la même, il parle à la première personne et engage une sorte de dialogue absurde avec sa mère (Il en a fait un moment le coauteur du livre) Absurde parce que franchement décalé, il évoque son obsession pour les paris hippiques, raconte en détail les courses, les chevaux, entrecoupé des carnets médicaux notés au jour le jour par sa mère.

À travers une sorte d'indifférence, on sent monter une détresse absolue et un besoin de plus en plus fort, frénétique d'écrire et de parier (parier que sa mère puisse s'en sortir !).

Face à l'envahissement de la mort et du réel, il finit par souhaiter une

fin du monde, une explosion atomique massive. C'est la fin de son monde qui est programmée : Ah si seulement, je n'étais pas né, je ne souffrirai pas autant. En avant-propos : « Les Grecs disaient que le plus grand bonheur qui puisse échoir à un homme, c'est de ne pas être né. Nous avons eu la poisse. » dit-il.

Il déchaîne sa haine sur les noirs et les juifs, (pour faire un raccourci : les noirs, les infirmières, les juifs, sa mère).

Mais ce sont aussi des exclus, comme lui-même mis au ban de la société, lui-même est juif et exclu pour ses antécédents psychiatriques et son étiquetage de schizophrène. Il revendique ce statut pour essayer d'en faire quelque chose.

Pourquoi Wolfson a-t-il suscité un tel enthousiasme ? L'intérêt est il seulement clinique ? Peut-on dire qu'il est un écrivain ?

C'est Le Clezio qui en parle le mieux, ce livre si nouveau est de ceux qu'on ne lit pas vraiment mais qu'on vit, il semble dit il que c'est la littérature tout entière qui soit remise en question.

On ne peut pas dire que ce livre nous bouleverse, il n'y a rien de mélo ou de pathétique. C'est même souvent drôle.

Il nous bouleverse au sens le plus fort, il nous retourne et nous hallucine, il va au-delà du supportable avec une lucidité féroce et un humour terrifiant, avec quelque chose d'enfantin.

En même temps, il y a une histoire, presque un suspens, on espère même une sorte de miracle désiré par cet enfant dans la toute puissance de sa pensée qui va chercher dans des revues scientifiques très pointues tout un savoir médical sur le cancer. Le salut est dans les livres, toujours !

Mais c'est le style, incroyable, voilà comment il raconte le dernier réveillon de ses parents :

« Ma mère et beau père avant minuit, tandis que la foule rassemblée à Times Square devenait comme d'habitude chaque année de plus en plus agitée et bruyante comme si les portes du paradis allaient incessamment s'ouvrir (boum colossal thermonucléaire !), ils fermèrent le poste, peut être comme pour dire qu'ils s'emmerdaient royalement cette fois de toute cette mer de crétiens en liesse au moment et rentrèrent dans leur chambre.

Ainsi n'aurais-je à traîner mon cadavre jusque dans un living-room noyé dans une ambiance sonore intense de langue maternelle pour leur présenter ma carte de souhaits de bonne année. (Dans mon esprit, en souhaitant le bonjour, le bonsoir, la bonne nuit, le bon an... j'exprimais le vœu que la planète, par quelque super-miracle, s'explode soudain en miettes dans la période de temps considérée –jour, nuit soir, année– et évidemment au plus tôt ! Rien d'aussi bon pour toute une humanité que l'émiettement subit de toute la planète !).

Écouteur stéthoscopique dans les oreilles et branché au petit magnétophone à ma ceinture tout cela pour la « forme », je sors de ma chambre, entre dans celle d'à côté par la porte ouverte et donne à Rose une enveloppe vierge. En sortant la carte, elle semble dépitée par mon geste (et par l'attirail acoustique s'entend : c'était comme ça depuis une quinzaine d'années !). Est-ce qu'elle le sent de mauvais goût, voire carrément hypocrite, que de lui donner une carte de nouvelle année, quand elle s'imagine peut-être bien mourir dans quelques semaines, vu l'accroissement et la perte de sang continue de sa métastase ombilicale ? Ou est ce possiblement son plutôt manque de prévision frisant l'impolitesse ? Car pour la première fois dans je ne sais combien d'années, elle n'a pas de carte de Nouvel An pour son cher fiston (schizophrène) ! ».

À noter aussi que cette carte, il l'avait volée à la papeterie du coin, car

dans ses crises d'angoisse il était aussi pris de la manie cleptomane. Il se cachait, volait puis courait très vite.

(Tout cela nous fait penser à des sketches de M. Bean ou à Charlot !).

Voilà encore ce qu'en dit Le Clezio : Il le présente non pas comme un génie, quelqu'un qui manierait parfaitement la langue mais comme un écrivain qui bouleverse la langue, la renouvelle en allant jusqu'aux limites mêmes du langage, comme Céline ou Lautréamont.

« Il y a peu de ces livres parce qu'au fond il y a peu de ces hommes que la société rejette. Criminels sans crime que l'on a exilés, que l'on a incarcérés dans la vie même. Que veulent-ils ? Que cherchent-ils ? Leur malédiction n'est pas une révolte. Se révolter, c'est avoir déjà accepté l'univers qui nous entoure, et avoir accepté sa communicabilité. Ces hommes au contraire, n'ont pas les moyens d'accéder à la révolte. Ils sont en deçà de l'outrage. Leur férocité, leur agression restent sans force, puisqu'ils sont eux-mêmes en condition d'infériorité ».

Pour ce qui concerne les grands auteurs qui se sont intéressés à lui, je partage l'avis de François Cusset concernant la sollicitude de Deleuze ou Foucault à l'égard de Wolfson, ils semblent l'utiliser pour illustrer leurs théories ou renforcer leur combat contre la psychiatrie. Piera Aulagnier, à propos des commentaires de Deleuze parle de sa « sympathie pour la tragédie psychotique », de l'énigme de la folie qui vient heurter nos savoirs établis. Elle relève l'opposition de deux savoirs et demande que l'on puisse se laisser interroger par ce savoir intime, réel, sans venir l'occulter en plaquant nos savoirs imaginaires.

Quant à J.B. Pontalis qui l'a fait éditer chez Gallimard, dans la nouvelle collection qu'il venait de mettre en place : connaissance de l'inconscient, son intérêt est ambivalent :

Il raconte toutes les péripéties qu'a connues ce livre avant sa publication, avec toujours cette question : est ce un livre d'auteur ou bien un objet clinique, « une curiosité » ? Certains extraits sont publiés à la demande de Paulhan dans des revues comme : Les temps modernes.

Le linguiste Jakobson a refusé de le préfacer et c'est Deleuze qui s'en charge et en saisit toute l'importance, mais comme une « beauté clinique ».

Dionys Mascolo se charge de la correspondance avec Wolfson.

L'échange est savoureux et nous en avons aussi des échos par Wolfson lui-même qui trouve les conditions du contrat peu intéressantes, il va discuter le prix et la forme. Surtout Wolfson aurait aimé que son livre soit écrit dans son orthographe et cela lui a été refusé.

Il rend fou à peu près tout le monde, cela aura pris huit ans de 1962 à 1970.

Wolfson est même persuadé qu'on a choisi pour l'éditer le moment où Pompidou était en voyage officiel à New York pour l'inciter à l'assassiner.

Alain Rey estime que ce livre est non seulement sur un plan clinique l'équivalent des mémoires de Schreiber mais qu'il constitue une référence indispensable et « dangereuse » pour tout travail portant sur le mot.

Pontalis dit qu'ensuite il s'en est désintéressé et qu'il s'est lui-même bouché les oreilles par peur de la dangerosité émanant de ce livre !

Ce livre c'est du Réel ! C'est un cri venu d'ailleurs.

Il faut entendre, écouter et lire cet « étudiant en langues dément », tel qu'il se qualifie.

Je le répète, Wolfson est un écrivain qui va puiser dans sa souffrance, son énergie pour écrire. Écrire est pour lui une nécessité vitale. Le Réel, ce

qui nécesse, de ne pas s'écrire, de s'écrire. Pour Paul Auster aussi, c'est un livre né de la nécessité (comme le dit aussi Bataille).

C'est un livre écrit aux marges non pas tant de la littérature mais du langage lui-même. Il se bouche les oreilles pour entendre à l'intérieur quelque chose qui surgit au plus fort de l'angoisse et qui pousse après un instant de sidération et de pétrification à une intense activité quasi frénétique. Avec Wolfson, nous assistons, nous vivons en direct cette question de la jouissance de la langue. Ses mots ne sont pas une mise à distance mais ils entrent au cœur même de cette jouissance, ils agissent de l'intérieur et c'est peut-être cela qui est le plus dérangeant.